

LARGUEZ LES AMARRES !

LA NUIT FINISSAIT DE TOMBER sur Sabratha lorsque l'un des geôliers pénétra dans l'entrepôt. Le soleil s'était retiré d'un coup, cédant la place à un ciel d'encre d'où émergeaient un croissant de lune pâlotte et les premières étoiles du désert limitrophe. L'homme tenait à la main une lampe torche allumée qu'il braqua sur la masse des corps enchevêtrés dans une poignante pagaille, à même le sol en béton brut ou, pour les plus chanceux, sur des nattes éparpillées çà et là. En dépit de la chaleur caniculaire à l'intérieur du bâtiment, les filles s'étaient repliées les unes contre les autres au seul bruit de la clé dans la serrure. Comme si elles avaient voulu se protéger d'un danger qui ne pouvait venir que du dehors. Une odeur nauséuse d'eau de Cologne se précipita pour se mêler aux relents de renfermé. Le maton balaya les visages déformés par les brimades et les privations quotidiennes, avant de figer la lumière sur l'un d'eux, le crispant de terreur. Le hangar résonna d'un « *You. Out!* », accompagné d'un geste impérieux de l'index. La fille désignée s'empressa de ramasser sa prostration et le balluchon avec ses maigres affaires dedans, comme ça lui avait été demandé, de peur d'être relevée à coups de rangers dans les côtes.

En temps normal, le geôlier, le même ou un autre, en choisissait trois ou quatre qu'il ramènerait une poignée d'heures plus tard, quelquefois au bout de la journée, les propulsant tels des sacs de merde au milieu des autres recroquevillées par terre. La plupart trouvaient refuge dans un coin de la pièce, murées dans leur douleur ou blotties dans les bras de qui avait encore un peu de compassion à partager. D'aucunes laissaient échapper des sanglots étouffés, qui ne duraient guère, par pudeur ou par dignité. Toutes savaient l'enfer que les « revenantes » avaient vécu entre le moment où elles avaient été arrachées de l'entrepôt et celui où elles rejoignaient le groupe. Même les dernières arrivées étaient au courant, les anciennes les avaient mises au parfum. Au besoin, l'état de leurs camarades d'infortune, se tenant le bas-ventre d'une main, les fesses de l'autre, le visage tuméfié parfois, suffisait à leur donner une idée de ce qui les attendait au prochain tour de clé.

Ce soir-là, le surveillant en désigna beaucoup plus que d'habitude, les houspillant et les bousculant pour accélérer la sortie de la pièce. « *Move! Move!* Prenez vos affaires. Allez, bougez-vous le cul. » Dieu seul sait selon quel critère il les choisissait, tant l'évacuation se passait dans la hâte. Le hasard voulut que Semhar et Chochana en fassent partie. Ces deux-là ne se quittaient plus, sinon pour aller aux toilettes ou lorsque le geôlier avait décidé, un jour, d'en lever une et pas l'autre. N'était la différence de physiologie et d'origine – Semhar était une petite Érythréenne sèche ; Chochana, une Nigériane de forte corpulence –, on aurait dit un bébé koala et sa mère. Elles dormaient collées l'une à l'autre. Partageaient le peu qu'on leur servait à manger. Échangeaient des mots de réconfort et d'espoir, dans un

anglais assez fluide pour Semhar, bien que ce ne soit pas sa langue maternelle. Priaient, chacune, dans une langue mystérieuse pour l'autre. Et fredonnaient des chansons connues d'elles seules. « Quoi qu'il se passe, pensa Semhar, au moins on sera ensemble. »

Au total, une soixantaine de filles se retrouvèrent à l'extérieur, agglutinées dans le noir, attendant les ordres du cerbère. Elles savaient d'instinct ou par ouï-dire que ça n'aurait servi à rien de tenter de fuir. Lors même qu'elles auraient réussi à échapper à la vigilance de leurs bourreaux, où auraient-elles pu aller ? Le hangar où elles étaient retenues se trouvait à des kilomètres de l'agglomération urbaine la plus proche. À un quart d'heure de marche d'une piste en terre battue, où ne semblaient s'aventurer que les 4 × 4 des matons et les pick-up qui avaient servi à les transporter dans cette bâtisse aux murs décrépits, oubliée du ciel et des hommes. Les seuls bruits de moteur qu'elles aient entendus jusque-là. Aucune chance de tomber sur une âme charitable qui se serait hasardée à leur porter secours.

Les plus téméraires l'avaient payé au prix fort, peut-être même de leur vie. Personne n'avait plus eu de nouvelles de ces têtes brûlées. À moins qu'elles n'aient touché enfin au but. Qui sait ! Dieu est grand. *Elohim HaGadol*. Peut-être étaient-elles parvenues au bout de leur pérégrination, sur une terre où coulent le lait et le miel. Après avoir arpenté les routes du continent des mois, voire des années durant. Affronté vents et marées, forêts, déserts et catastrophes divers. Tout ça pour atterrir dans ce foutu pays qu'elles n'avaient pas choisi. Dans ce bagne qui ne disait pas son nom, où elles étaient gardées en otage. Soumises à

toutes sortes de travaux forcés. Complices, malgré elles, du rançonnement des proches restés derrière. Dans l'attente d'une traversée qui dépendait de l'humeur des passeurs.

Les filles restaient sagement groupées, osant à peine respirer, avant que d'autres lampes torches ne viennent trouer l'obscurité et révéler la présence de trois hommes armés autour d'elles. Quelques minutes d'attente supplémentaires, et l'ordre d'avancer tomba des lèvres du maton : « *Move!* » Toujours dans cet anglais aussi sec qu'un coup de trique sur l'échine d'une esclave, suivi d'une injonction vociférée en arabe : « *Yallab! Yallab!* » Une centaine de mètres plus loin, elles furent poussées vers la benne de deux pick-up alignés côte à côte. Le panneau arrière était déjà ouvert, en vue de fluidifier l'embarquement. Malgré la cohue, Chochana et Semhar réussirent à monter dans le même véhicule. Elles n'avaient pas fini de s'installer qu'une forte détonation tétanisa le groupe, laissant croire qu'on avait tiré dans le dos d'une fuyarde. L'un des passeurs venait en fait de refermer avec fracas le hayon derrière elles. Une fois les filles bien tassées, serrées à ne pouvoir bouger un orteil, le geôlier prit place à l'avant de l'un des pick-up, à côté du conducteur enturbanné, tandis que les deux autres larrons se glissaient dans le second. Il passa la main à travers la fenêtre et tapa le flanc de la voiture pour donner le signal de départ. Les chauffeurs démarrèrent sur les chapeaux de roue. Ils roulèrent une demi-heure, pied au plancher, tous phares éteints, avant d'atteindre la mer dont Semhar et Chochana devinèrent la présence à l'odeur d'abord, puis au bruit ondulant du ressac. Elles ne savaient ni quelle heure ni quel jour on était.

Plus tôt dans la journée, à soixante-dix kilomètres de là, dans l'ancien quartier italien de Tripoli, des minibus climatisés, d'une vingtaine de places chacun, patientaient devant l'entrée d'un hôtel trois étoiles, gardée par un portier débonnaire en uniforme. Des éclats de voix précédèrent l'arrivée d'un groupe d'enfants virevoltants qui se chahutaient dans un dialecte arabe assez distinct du libyen. Des adultes habillés avec élégance les suivaient de près. Ils traînaient derrière eux une valise à roulettes qu'ils laissèrent près du véhicule qui leur avait été désigné, afin que le portier la range dans le coffre. Les hommes ouvraient la marche, des iPhone vissés à l'oreille. Les femmes arboraient des sacs à main de marque, d'où elles sortaient tantôt un petit miroir qui les aidait à replacer une mèche de cheveux, tantôt un bâton de rouge à lèvres, quand ce n'était pas leur propre téléphone, sur lequel elles pianotaient avec des doigts soigneusement manucurés. Par moments, elles en retiraient un bonbon ou un gâteau qu'elles tendaient à un gamin venu se ravitailler en coup de vent, avant de sonner enfin le rappel et de prendre place à bord d'un des minibus aux vitres teintées.

Dima, son mari Hakim et leurs deux filles furent parmi les premiers à s'installer à bord. Leur contact les avait prévenus la veille que le grand départ serait pour le lendemain. « Cette fois, c'est sûr ? Pas d'entourloupe ? » avait interrogé Dima. – Sur le Coran de La Mecque, avait répondu le gars, confiant. » On était le 16 juillet 2014. Cela faisait un mois qu'ils attendaient. Les filles n'avaient pas arrêté de lui demander quand est-ce qu'ils partaient en Europe, sans que Dima puisse leur apporter une réponse convaincante. Elle avait épuisé toutes les explications crédibles au point de s'en remettre à des formules comme : « Dans deux jours,